

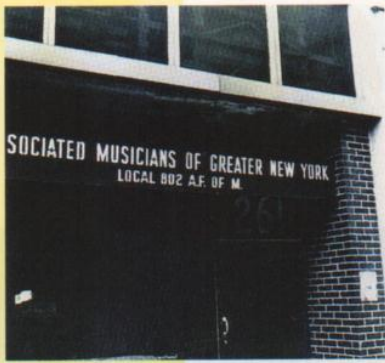
# Bud Powell

Les créateurs les plus marquants de l'histoire du jazz ont tous été des êtres torturés.

Bud Powell ne fait pas exception à la règle.

Mais il y a eu chez lui une sorte de romantisme exacerbé qui l'a amené, contre vents et marées, à vouer toute son existence à la beauté de l'art.





# Musiciens dans la tourmente

▲ Le siège new-yorkais du syndicat des musiciens.

► Charlie Parker et nombre de boppers devant le Royal Roost en 1948. A cause de la grève des musiciens, le bop ne fut connu que tardivement.

► Le disc-jockey Symphony Sid auquel les jazzmen modernes doivent beaucoup.

► Stan Kenton et Bud Powell à New York à la fin des années 40. Les deux jazzmen ont souffert du conflit social voulu par Petrillo.

## Musiciens contre stations de radio

Au début de l'année 1942, peu après l'entrée en guerre de Etats-Unis consécutive à l'attaque surprise des Japonais sur Pearl Harbor (7 décembre 1941), le milieu musical se trouve plongé dans la tourmente. L'année précédente, la très officielle ASCAP (American Society Of Composers, Artists And Publishers) avait décrété une grève, proscrit toute diffusion radiophonique des œuvres dont elle a la gestion. Le coup était évidemment très rude. Afin de riposter à cette décision qui ne pouvait que porter préjudice aux compositeurs et interprètes, les stations de radio s'organisent et fondent la BMI (Broadcasting



Music International) qui, petit à petit, favorisera la production des labels indépendants. C'est le début d'une guerre entre *major companies* et *indies* qui fera désormais partie du paysage musical américain.

## Rumeurs et prétextes

Plus révélateur encore du malaise : face au prétendu refus des compagnies discographiques de verser des



royalties sur les disques vendus, diffusés à la radio ou sur les juke-boxes, James Caesar Petrillo, à la tête de l'American Federation Of Musicians (AFM) – le syndicat des musiciens américains –, interdit le 1<sup>er</sup> août 1942 aux instrumentistes d'enregistrer. Or, quelques mois plus tôt, ce même Petrillo avait pourtant demandé au chef d'orchestre Ben Selvin, particulièrement bien introduit dans le monde de l'enregistrement et celui de la radio, de lui rédiger un rapport. Lors de la convention de l'AFM de 1941, Selvin avait ainsi informé les membres du syndicat que les compagnies de disques avaient en réalité versé plusieurs millions de dollars aux musiciens, concluant que la crise qui sévissait alors était d'abord due à la mécanisation de la musique.

Connue sous le nom de « Petrillo Ban » (ou « Recording Ban »), la grève des musiciens sera néanmoins très largement suivie. Elle durera un an.



La grève décrétée en 1942 par le syndicat des musiciens eut plusieurs conséquences. Non seulement elle mit fin à l'âge d'or des grands orchestres, mais elle retarda encore l'émergence du be-bop.

◀ Le grand orchestre de Fletcher Henderson. Le Petrillo Ban mit un terme à l'âge d'or des big bands.

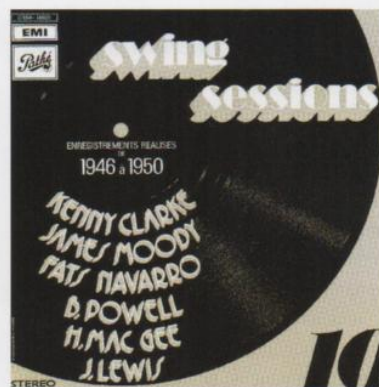


En septembre 1943, Decca finit par signer un accord avec le très puissant Petrillo, imitée, en octobre, par Capitol, tandis que RCA et Columbia ne s'y résoudreont qu'en novembre 1944.

### Redistribution des cartes

Cette grève eut de nombreuses conséquences. Elle favorisa la politique dynamique de réédition des nombreux labels de jazz et de blues, qui se poursuivra bien après le « retour à la normalisation ». Elle sonna également le glas de bien des grands orchestres de l'ère swing qui, ne pouvant pas enregistrer, verront peu à peu s'éloigner leur public. Enfin, pour ce qui est du jazz moderne, il est évident que le Petrillo Ban retarda l'émergence des musiciens bop, Char-

lie Parker, Dizzy Gillespie, Bud Powell ou Thelonious Monk ne purent quasiment s'exprimer et faire connaître leur nouvelle esthétique aux passionnés de jazz que dans les clubs.

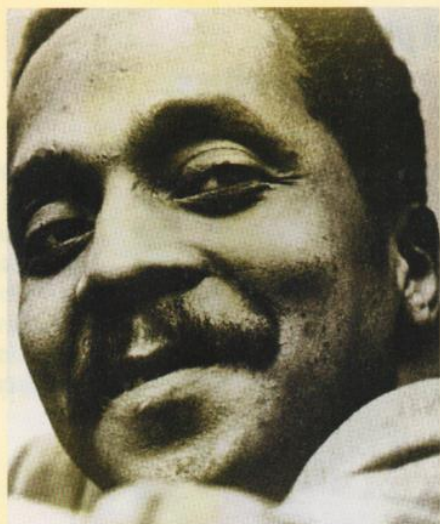


Cela étant, le Petrillo Ban ne se révéla pas néfaste pour tout le monde. D'une part, il ne concernait pas les artistes enregistrant des « V Discs », ces disques de la victoire que le département de la Guerre américain destina à ses soldats partis combattre en Europe et en Asie. D'autre part, il ne touchait pas non plus les chanteurs, ces derniers n'appartenant pas à l'American Federation Of Musicians. Ainsi, grâce à Petrillo, qui décréta une nouvelle grève en 1948 (cette dernière devant connaître un moindre succès), certains vocalistes deviendront de véritables stars !

▼ Les « V Discs » seuls n'ont pas été touchés par la grève.



◀ Les sessions swing organisées par Charles Delaunay.



- 1924** Earl Rudolph Powell naît le 27 septembre à New York.
- 1939** Passant du classique au jazz, il se produit dans les clubs et accompagne la chanteuse Valaida Snow.
- 1941** Habitué du Minton's Playhouse, il se lie avec les boppers, et en particulier avec Thelonious Monk.
- 1944** Membre de l'orchestre de Cootie Williams, Bud Powell enregistre un superbe *Blue Garden Blues*. Peu après, il est interné au Pilgrim State Hospital.
- 1947** Enregistrements avec Kenny Clarke et Curley Russell de chefs-d'œuvre du jazz moderne, puis retour en studio, avec le quintette de Charlie Parker.
- 1949** Il enregistre avec Fats Navarro et Sonny Rollins les fameux *Wail*, *Bouncin' With Bird*, *Dance Of The Infidels* et *52nd Street Theme*.
- 1953** Le pianiste se produit en trio au Birdland.
- 1956** Première tournée européenne avec Lester Young, Miles Davis et le Modern Jazz Quartet.
- 1959** Il s'installe en France, où il fonde un trio avec Kenny Clarke et Pierre Michelot. Prestations au Blue Note et au club Saint-Germain.
- 1962** Le pianiste tourne en Scandinavie avec succès.
- 1963** Atteint de tuberculose, il est soigné dans un hôpital de la région parisienne.
- 1965** De retour à New York, il se produit au Town Hall et au Carnegie Hall.
- 1966** Le 31 juillet, il s'éteint à New York.
- 1986** *Autour de minuit*, de Bertrand Tavernier, inspiré de l'ouvrage de Francis Paudras *la Danse des infidèles*, retrace la vie du jazzman.

# Le preux chevalier des touches

**Bud Powell a hanté les hôpitaux psychiatriques. Seuls Paris et quelques clubs new-yorkais ont donné un peu de bonheur à celui qui fut au piano l'égal de Parker au saxo.**

**J**e suivais toutes les émissions de jazz à la radio et j'enregistrais l'essentiel sur mon magnétophone. C'est ainsi que j'entendis pour la première fois un jeune pianiste prometteur pour certains et qui pour d'autres ne faisait pas du jazz. Ce musicien n'était autre que Bud Powell. Je reçus comme un coup de flash qui m'éblouit l'esprit, une révélation sublime. Un bonheur immédiat et insensé s'était définitivement emparé de moi (...). Sans pouvoir l'expliquer, j'eus la certitude immédiate et absolue d'avoir découvert la musique la plus importante de l'univers. »

Ces quelques phrases sont extraites de *la Danse des infidèles* (Editions de l'Instant) que Francis Paudras a écrit en hommage à Bud Powell. Il s'agit d'un des livres les plus remarquables jamais écrits sur un musicien de jazz, à telle enseigne qu'il devait très largement inspirer Bertrand Tavernier pour la réalisation de son film *Autour de minuit*.

Francis Paudras, l'ami, le confident, le complice de tous les instants du jazzman, lorsqu'il fut installé en France, à la fin des années 50, jette avec ce superbe ouvrage un regard nouveau sur le pianiste, nous éclaire à la fois sur sa personnalité et sur le rôle qu'il a véritablement joué dans l'histoire du jazz.

Certains critiques et journalistes se sont longtemps attardés sur les « errements » de Bud Powell, ses dépendances aux drogues dures et à l'alcool, sur ses internements répétés en hôpital





◀ Bud Powell, sur la scène du Royal Roost en 1948, est accompagné de Miles Davis et du vibraphoniste Milt Jackson.

psychiatrique. Cette facette du personnage, que l'on retrouve d'ailleurs chez bien d'autres musiciens, est certes utile à connaître puisqu'elle peut contribuer à mieux comprendre sa musique. Mais elle n'en doit pas moins passer au second plan, tout naturellement s'effaçant devant l'œuvre imposante que le pianiste a laissée à la postérité. Influencé par les romantiques européens, à tel point qu'il aurait pu atteindre des sommets comme concertiste classique, puis par Art Tatum et Thelonious Monk, Powell a d'abord été le créateur du piano jazz moderne. On peut même légitimement affirmer qu'il s'est trouvé à l'origine du bop, alors que l'on a trop souvent dit qu'il avait adapté au piano le langage expressionniste de Parker au saxo alto ou celui de Gillespie à la trompette.

Mais Bud Powell a été plus que cela encore. Placée sous le double sceau du romantisme et de l'audace harmonique et rythmique, en digne fils spirituel de Ravel, son œuvre, qu'il s'agisse de ses

titres réalisés en studio ou de ses concerts enregistrés, échappe en réalité à toute classification. Il est le créateur d'une musique unique, dont

**« Le gosse joue plus vite que moi mais ne lui dites pas. »**

Art Tatum

nombre de pianistes continuent aujourd'hui de découvrir toute la richesse. Comme l'a écrit Bill Evans dans l'introduction de l'ouvrage de Francis Paudras : « Je le trouvais expressif, il dégageait tellement d'émotion ! Mais il y a différentes sortes d'émotions : il y en a de faciles, de superficielles, et puis il y en a d'autres qui ne vous font pas rire, qui ne vous font pas pleurer, qui ne vous font éprouver rien d'autre qu'un sentiment d'absolu. C'est ce que j'ai ressenti avec Bud. On a peut-être

quelquefois ce sentiment avec Beethoven... » Pour reprendre l'expression de Lennie Tristano, Bud a entraîné « le piano au-delà du piano ».

### Enfant prodige

C'est à New York, le 27 septembre 1924, que Bud Powell voit le jour. Au sein de la famille Powell, qui appartient à la moyenne bourgeoisie noire, la musique tient un rôle important. Le grand-père de Bud, mort durant la guerre hispano-américaine, avait été guitariste ; son père, en disciple de James P. Johnson, est un excellent pianiste de stride, tandis que son frère aîné, Bill, joue à la fois du violon et de la trompette ; quant à Richie, de sept années plus jeune que

◀◀ Bud Powell et son ami Francis Paudras en 1960.

**HAMMERFINGERS** Littéralement « doigts de marteau », ce fut le surnom que l'on donna à Bud Powell. Il s'agissait, bien sûr, d'un hommage qui témoignait de la force avec laquelle il jouait et de l'impact qu'il produisait sur les autres musiciens.

Bud, il se fera connaître comme pianiste, précisément au sein du quintette de Clifford Brown et Max Roach – avant qu'il ne trouve la mort dans un accident de voiture le 26 juin 1956.

Bud sera donc mis en contact avec la musique dès son plus jeune âge. Il est même un enfant prodige. A 4 ans, il étonne par sa virtuosité et, à 7, il fait l'admiration des adultes et de certains musiciens professionnels qui font le déplacement jusqu'à la maison des Powell pour l'écouter. « En peu d'années d'études, il était capable d'écouter un disque d'Art Tatum ou de Fats Waller et de rejouer les morceaux à la note près », dira plus tard le père de Bud.

### D'abord le classique

Adolescent, il s'intéresse pourtant plus à la musique classique qu'au stride des pianistes de Harlem – passion qu'il partage d'ailleurs avec son ami Elmo Hope qui deviendra lui aussi plus tard un pianiste de talent. Ainsi, il étudie le répertoire des compositeurs européens, depuis Bach jusqu'à Rachmaninov, en passant par Beethoven et Ravel, progresse grâce à la très difficile méthode Szerny, tant et si bien que, avant même qu'il n'atteigne ses 15 ans, il a l'opportunité de donner deux concerts au prestigieux Carnegie Hall. Mais Powell est noir et, par conséquent, les portes des conservatoires et des grandes salles de concert lui resteront fermées !

C'est donc dans le jazz, mais doté d'une sérieuse culture classique, que Bud Powell décide de s'investir à fond



à la fin des années 30. Devenu musicien professionnel, il accompagne en 1939 la chanteuse et trompettiste Valaida Snow. Puis, tandis qu'il commence à se rendre régulièrement au Minton's Playhouse (un club new-yorkais), il fait



la connaissance de Charlie Parker, Dizzy Gillespie et Thelonious Monk. Le pianiste se sent immédiatement en phase avec ces « nouveaux alchimistes », même s'il tient à rester à l'écart du mouvement bop. En réalité, dès cette époque, Powell a commencé à forger son propre style.

### Pour ou contre Powell

Les premiers témoignages de son génie pianistique datent de 1942 : Bud Powell se trouve en studio avec la formation de Cootie Williams qui, il y a peu, faisait partie du big band d'Ellington. Il s'agit de *Round Midnight* et de *Blue Garden Blues*, lequel, selon James Lincoln Collier, prouve que « le pianiste est déjà en pleine possession de ses moyens », alors que d'autres « spécialistes », à l'oreille

manifestement moins avertie, s'insurgeront de façon souvent véhémement contre un jeu qu'ils jugent imparfait.

Ses troubles du comportement, qui ne sont pas uniquement liés à une attitude autodestructrice – consommation d'héroïne et d'alcool –, expliquent les critiques dont il fait l'objet. Elles mettent en doute le fait qu'un artiste que l'on a dû interner dix mois au Pilgrim State Hospital situé à Long Island, puisse être un véritable créateur. Plutôt que de longues justifications, la meilleure arme de Powell sera la musique. A partir de 1947, que ce soit avec Kenny Clarke et Curley Russell, le quintette de Charlie Parker, ou bien encore avec Sonny Rollins et Fats Navarro, le pianiste s'impose non seulement comme un virtuose au jeu d'une pureté et d'une inspiration exceptionnelles, mais encore comme l'un des plus puissants compositeurs de jazz de l'après-guerre. Les titres *Un Poco Loco*, *Parisian Thoroughfare*, *Hallucinations* méritent, comme l'a justement écrit André Hodeir, de « figurer dans les anthologies de la thématique jazzistique. »

### Havre parisien

Mais il y a ces incessants internements qui l'empêchent de véritablement accéder à la consécration. Ainsi en 1953, afin de se produire au Birdland après un nouveau séjour au Pilgrim State Hospital, le directeur du club, Oscar

► Bud Powell s'imposera comme un des grands compositeurs de jazz de l'après-guerre.

► Manuscrit original d'une des compositions du jazzman.

▼ Johnny, Buttercup, le fils et la compagne de Bud.



Goldstein, devient son tuteur légal. Puis la justice va à son tour s'en mêler, à peu près au même moment où Art Tatum et son frère Richie s'en vont vers d'autres mondes, ce qui afflige profondément Bud Powell. Le pianiste aurait sans doute sombré s'il n'avait pas décidé, en 1959, de trouver refuge en France.

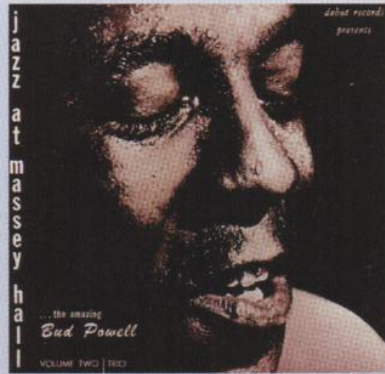
Grâce, en particulier, à Francis Paudras, passionné par sa musique, Powell va vivre à Paris un des moments les plus heureux de son existence. C'est même avec force émotion dans l'interprétation, accompagné par le contre-bassiste Pierre Michelot et son ancien complice le batteur Kenny Clarke, qu'il se produit au Blue Note. On le voit ensuite avec Clarke, Oscar Pettiford et



Coleman Hawkins au festival de jazz d'Essen en 1960 puis, cette fois avec des musiciens suédois, au Golden Circle de Stockholm en 1962. De cette époque datent même d'excellents disques, dont l'album *Debut* où le pianiste semble détendu, ses notes, cohérentes, jaillissant de la seule volonté d'un artiste en pleine possession de son art. Mais la sérénité et le bonheur recouverts seront, hélas ! de courte durée. Victime de la tuberculose, Bud Powell doit à nouveau prendre le chemin de l'hôpital, en l'occurrence celui de Bouffémont dans la région parisienne.

### Les derniers triomphes

Sorti guéri du sanatorium, le jazzman retrouve New York en 1965, où il est aussitôt engagé au Birdland. Avec une



joie immense, il va constater que le public new-yorkais ne l'a pas oublié, qui lui réserve peut-être l'accueil le plus enthousiaste que n'ait jamais reçu un musicien de jazz.

Francis Paudras décrit ainsi le premier concert du pianiste dans le temple hier dédié à Charlie Parker : « Les applaudissements qui allaient sans cesse crescendo redoublèrent de puissance.

**« Si je devais choisir un seul musicien pour son intégrité artistique, pour l'originalité incomparable de sa création, mais aussi pour la grandeur de son œuvre, ce serait Bud Powell. »**

Bill Evans

Bud, figé sur le podium, regardait tous ces visages tendus vers lui d'un air effaré, avec un sourire presque gêné (...). Puis subitement, par je ne sais quelle magique synchronisation, un silence imposant s'installa dans le club, un silence immense et presque douloureux, avec en fond le léger vrombissement de l'air conditionné. Une tension prodigieuse avait remplacé la frenésie. Bud s'installa calmement au piano. Le bassiste et le batteur attendaient religieusement le regard tourné vers lui. Il rejeta la tête et le buste en arrière et la musique jaillit, impériale. Le public reconnut *The*

## BUD POWELL ET SHAKESPEARE

Un soir, invité chez Henrich Hiversen, qui était à cette époque réalisateur à la télévision danoise, Bud Powell admira son impressionnante bibliothèque, et plus précisément les œuvres de Shakespeare. Il sortit un livre, l'ouvrit au hasard puis, tandis qu'il lisait la traduction danoise, il se mit à réciter Shakespeare dans la langue. Le jazzman, bien sûr, ne connaissait pas un seul mot de danois. En revanche, le grand auteur anglais n'avait aucun secret pour lui, à telle enseigne qu'il sut immédiatement de quel passage il s'agissait !

*Best Thing For You Is Me* "Le mieux pour vous c'est moi" et les applaudissements déferlèrent à nouveau pour saluer l'humour de Bud. »

Des jours, des mois s'écouleront ainsi, avec l'inspiration renouvelée et la gratitude d'un public de plus en plus nombreux, puis les troubles reprendront le dessus. Les soins se révéleront très douloureux et inefficaces. C'est le 31 juillet 1966 que s'éteindra Bud Powell. Le saxophoniste Jackie McLean n'est pas près d'oublier les derniers instants de celui qui fut son ami et son maître : « Au plan musical, il est l'égal de Parker. Sa grandeur était dans l'improvisation et dans l'écriture. C'est un scandale qu'il soit mort de cette façon. J'étais avec lui quatre heures avant sa mort. Il était dans une chambre avec vingt autres personnes. On se serait cru sur un marché. »

◀ Pochette du disque enregistré à l'occasion du concert donné au Massey Hall en 1953.

◀ Art Tatum, l'une des grandes influences de Powell.

▼ Bud Powell, un flâneur parisien.



# Le pianiste de l'extase

**B**ud Powell a subi une double influence, nourri des discours pianistiques d'Earl Hines, Art Tatum et Thelonious Monk et, de par ses études musicales rigoureuses, imprégné des romantiques et des modernistes européens. Ces façons d'aborder le piano peuvent paraître contradictoires, mais il a su en forger son propre style, définissant les règles du piano jazz moderne.

## Un déconcertant styliste

A défaut d'être le plus connu, Bud Powell est à coup sûr le plus grand pianiste virtuose de ce courant que l'on a qualifié de be-bop. Il y a chez lui cette faculté de rendre belles, évidentes même, les dissonances de Monk et les fulgurances du discours parkérien. Sur des rythmes lents ou rapides, le jeu de Powell déconcerte. Il déconcerte par ce qu'il exprime sur son clavier, qui jamais ne sombre dans la facilité, mais, au contraire, ravit par ces fractures dans

► Bud Powell, une façon quasi mystique de jouer le jazz au piano.

**ACCORD DISSONANT** Il s'agit d'un accord qui peut étonner, intriguer, voire choquer celui qui l'écoute, contrairement à un accord consonant dont toutes les notes semblent harmonieuses. L'appréciation de la dissonance d'un accord peut être relative à une époque et à une mode musicale.

Compositeur, pianiste, Bud Powell est reconnu comme le virtuose le plus influent du jazz moderne. Sa musique est une quête de l'absolu.



l'exposé du thème, par ces lignes mélodiques qui atteignent la perfection, et par cette étonnante, stupéfiante complémentarité entre les deux mains.

## Le Bird du piano jazz

« Une main gauche utilisée comme si bassiste et batteur étaient présents, la main droite s'appuyant en quelque sorte sur cette abstraction pour construire et enchaîner les idées les plus follement belles à une vitesse ne permettant d'en saisir qu'une infime partie à la première audition », écrit Philippe Baudoin

(Dictionnaire du jazz, Robert Laffont). Les séances en studio de 1947 avec Curley Russell à la contrebasse et Kenny Clarke à la batterie, comme celles qui eurent lieu quelques mois plus tard avec Parker, permettent de juger du génie de Powell. *Off-Minor, I'll Remember April* ou *Bud's Bubble*, de même que *Grazeology* (enregistré avec Bird), sont autant de thèmes qui font de Powell le plus moderne des pianistes de jazz avec Monk, tout en développant un jeu très différent de ce dernier. Le critique Gian Mario Maletto écrit à ce propos : « La

rénovation de Monk s'est manifestée de façon verticale (à partir de l'harmonie, avec ses groupes de notes dissonnantes) ; en revanche, celle de Powell s'est faite horizontalement, à partir de la mélodie avec un phrasé rapide qui rappelait au clavier d'une certaine façon la musique de Charlie Parker. » Et Joachim-Ernst Berendt d'ajouter : « Bud Powell (...) fut le principal représentant de l'approche "cuivrée" et de manière générale le plus influent du jazz moderne (...). On l'a surnommé le "Bird du piano de jazz" et il fut un être humain aussi tourmenté que Charlie Parker. »

Pendant longtemps, les critiques ont eu souvent tendance à s'attarder aux frasques et aux troubles du comportement du musicien de jazz, plutôt qu'à tout ce qu'il a apporté à la musique de ce siècle, « un équilibre qui put satisfaire, comme l'a précisé André Hodeir, ceux qui cherchaient une expression pianistique conforme à la nouvelle vocation du jazz ». Il n'en demeure pas moins que, au-delà de sa fragilité psychique qui l'a conduit dans divers hôpitaux, Powell a été un être à part, un artiste qui, pour reprendre l'expression que l'on donnera bien des années plus tard au guitariste Jimi Hendrix, « faisait l'amour aux étoiles ».

### Une inspiration intarissable

Transcendé, Powell l'était assurément lorsqu'il montait sur scène et communiquait avec le public. Francis Paudras, après qu'il eut entendu Bud au club Saint-Germain, écrit : « Il m'apparut définitivement comme une sorte d'alchimiste, habité par un métier à toute épreuve, au service d'une inspiration intarissable. Alliant une puissance étourdissante à une déchirante tendresse, sa musique nous plongeait dans des espaces paradisiaques. »

Bud Powell fut aussi un fabuleux compositeur. Parmi ses œuvres les plus caractéristiques, au demeurant écrites lors de ses internements, il convient de citer *Parisian Thoroughfare*, *Dance Of The Infidels*, *Un Poco Loco* et *Hallucinations*, auxquels il faut ajouter *Round Midnight* dont il se trouve vraisemblablement à l'origine (bien qu'il soit attribué à Monk).

**AFFINITÉ** Lorsque l'on évoque les influences de Bud Powell, outre les noms des grands compositeurs européens, ce sont ceux d'Art Tatum et de Thelonious Monk qui viennent immédiatement à l'esprit. Il y a d'ailleurs toujours eu entre Monk et Powell une profonde complicité, qui remontait à l'époque des jam-sessions au Minton's Playhouse. Ainsi, Monk a spécialement écrit pour Powell *In Walked Bud* et *52nd Street Theme* (appelé à devenir l'indicatif de Bud).

Moins célèbre que Tatum et Monk, Elmo Hope a également participé à l'éveil musical de Powell. Plus insolite même : les deux pianistes, ont grandi ensemble à Harlem et ont connu un parcours à bien des égards comparable. Tout d'abord, une passion démesurée pour la musique classique ; ensuite, l'impossibilité pour l'un et l'autre de faire une carrière de concertiste ; enfin, un engagement sans réserve dans le jazz moderne.

D'origine antillaise, Elmo Hope est né à New York en 1923. Il se lie d'amitié avec Bud Powell. Victime de l'ostracisme de l'establishment américain, il abandonne à regret ses études classiques pour se consacrer au jazz. De club en club, il commence à faire parler de lui, tant et si bien que, avec le saxophoniste Johnny Griffin, le contrebassiste Percy Heath et le batteur Philly Joe Jones, il grave ses premiers titres en 1953. Longtemps sideman, notamment de Clifford Brown et de Sonny Rollins, il forme son propre quintette après qu'il se fut établi en Californie.

Revenu à New York au début des années 60, Elmo Hope enregistrera encore plusieurs faces superbes, qui témoignent de la double influence du jazz de Bud Powell et du blues. Mais, de santé fragile, il devra espacer prestations et séances en studio. Victime d'une crise cardiaque, il meurt à New York le 19 mai 1967.



◀ Elmo Hope partageait avec son ami d'enfance un goût prononcé pour les romantiques européens.

# Ornithology

**En trio sur la scène du Birdland, Bud Powell exprime tout son génie créatif. L'une des plus belles illustrations de l'évolution du piano dans le jazz.**

## 1 Tea For Two

Le 7 février 1953, Bud Powell se produit au Birdland, accompagné par Oscar Pettiford à la contrebasse et par Roy Haynes à la batterie. *Tea For Two* montre l'influence exercée par Art Tatum sur Powell, mais permet aussi d'admirer le développement du propre style de Bud. Dans un article paru dans *Jazz News* à la fin des années 40, Ralph Schecroun écrivait : « Au début de sa carrière, il s'est peut-être inspiré de Tatum comme la plupart des jeunes pianistes, mais (...) c'est seulement par sa manière de parcourir le clavier, par sa vélocité hors pair qu'il évoque Art Tatum. » Cette extraordinaire indépendance des deux mains, la gauche « toujours très légère et toujours en action » et la droite multipliant les idées les plus audacieuses, est éblouissante.

## 2 It Could Happen To You

Dans ce morceau, Bud brille par son génie. Son jeu et sa manière subtile et envoûtante d'explorer le clavier évoquent l'univers romantique de Chopin ou de Schumann.

## 3 Lover Come Back To Me

Bud Powell porte à son zénith le piano jazz moderne, poursuivant en quelque sorte l'œuvre entreprise par Tatum. On a souvent dit que Bud avait été très marqué par le jeu de Charlie Parker. Il semble bien, pourtant, qu'il ait joué bop avant que Bird ne vienne à New York. En réalité, leur conception de la musique était complémentaire. « Ce qu'ils ont en commun, c'est une égale générosité et une profonde honnêteté devant l'art (...). Il serait (...) aisé de démontrer la difficile association de la mélodie de l'un avec le cheminement harmonique de l'autre, écrit Francis Paudras, chaque conception étant bien trop parfaite et trop complètement pensée pour supporter la moindre adaptation de l'une à l'autre. »

## 4 Lullaby Of Birdland

Le 14 février 1953, Bud Powell retrouve le Birdland, une fois encore avec Pettiford et Haynes. Composé par le pianiste anglais George Shearing, *Lullaby Of Birdland* est ici magnifié sous les doigts de Powell, dont la

virtuosité est subtilement mise en valeur par la contrebasse de Pettiford et le drumming de Haynes. A noter que *Lullaby Of Birdland* a été l'un des très rares succès populaires du jazz moderne !

## 5 I Want To Be Happy

Rapidité d'exécution et maîtrise parfaite des deux mains, chaque concert de Bud Powell a constitué un moment privilégié de l'histoire du jazz. *I Want To Be Happy* est le juste exemple des propos de Francis Paudras : « Ses mains, à peine mobiles, se déplaçaient avec une déconcertante nonchalance. Les doigts se trouvaient toujours en face des notes sollicitées, comme par enchantement. »

## 6 Embraceable You

Excellent sur les morceaux à tempo rapide, ses longues suites de notes évoquant des rafales, Bud Powell l'est tout autant dans les ballades. Ainsi, *Embraceable You* conduit l'auditeur dans un univers à la fois romantique et intrigant, le pianiste trouvant un juste milieu entre la mélodie, l'harmonie et le rythme.

## 7 I've Got You Under My Skin

Francis Paudras décrit parfaitement ce superbe thème, où le piano traduit les sentiments divers de l'artiste, malgré les troubles qui quotidiennement assaillent le musicien de jazz : « Bud possédait en lui la magie de l'architecture idéale et il ne pouvait concevoir la musique que de cette façon. »

## 8 Ornithology

Voici une œuvre au tempo rapide qui convient parfaitement à Bud Powell. *Ornithology* a été l'un des hymnes du be-bop conquérant. La version qu'en donne le pianiste, bien qu'elle soit aussi intense, n'en est pas moins différente de celles qu'a pu réaliser Parker. Comme l'a écrit James Lincoln Collier, on peut apprécier « la succession

de trouvailles et de surprises sans fin dans les lignes mélodiques incandescentes de Parker (...). » Mais, au-delà de cette main droite totalement libérée, comme l'était le saxo alto de Bird, il y a une inspiration proprement inouïe dans l'improvisation qui scelle en quelque sorte l'union entre un jazz affranchi de ses influences du blues – alors que ce n'était en aucune façon le cas chez Parker – et la musique des romantiques européens.

### 9 Sure Thing

Pour ce titre enregistré au Birdland le 21 mars 1953 (comme pour les deux suivants), Bud Powell est entouré du contrebassiste Franklin Skeets et du batteur Sonny Payne. Le pianiste, une

fois encore, réunit le monde du classique à celui du swing. Il ne s'est d'ailleurs jamais vraiment reconnu dans le mouvement bop auquel les critiques ont aimé un peu hâtivement le rattacher. Interviewé par *Down Beat* en 1951, il déclarait à propos de son œuvre : « J'aurais souhaité qu'on lui donnât un nom plus en rapport avec la gravité de son propos. »

### 10 Woody'n' You

Parfaitement soutenu par Skeets et Payne, Powell fait admirablement dialoguer ses deux mains, sans jamais, pour autant, se répéter. La rapidité d'exécution est phénoménale. On comprend mieux que, après avoir été influencé par Tatum et Monk, il ait à

son tour marqué de son empreinte des pianistes tels que Horace Silver, Bill Evans et Oscar Peterson.

### 11 Salt Peanuts

Sur un tempo très soutenu, tant par les brisures de rythme de la main gauche que par le jeu de Sonny Payne, le pianiste donne l'élan à sa main droite : elle s'envole littéralement. Chaque note ou chaque rafale de notes, qui jouent avec la mélodie, s'en éloignant puis y revenant, étonnent et envoûtent l'auditeur. Encore l'un des lumineux témoignages du génie de Bud. On retiendra également le superbe solo de Payne, excellent batteur qui, après avoir joué au sein du trio de Bud Powell, devait rejoindre le grand orchestre de Count Basie.



◀ La virtuosité romantique de Bud Powell a porté à son zénith le piano jazz moderne.

# Royal Roost



■ Le Royal Roost, sur la 7<sup>e</sup> Avenue, où Bud Powell a enregistré en trio.

Contrairement à la plupart des clubs qui participèrent à la naissance puis à la suprématie du bop au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le Royal Roost n'était pas situé sur la 52<sup>e</sup> Rue, mais non loin de la 7<sup>e</sup> Avenue à Broadway. C'est à la fin des années 40 que Ralph Watkins, qui s'était précédemment occupé des affaires du Kelly's Stable, transforma en club cet ancien restaurant situé en sous-sol, avec la ferme

Situé à Broadway, le club de Ralph Watkins devint l'étape obligée pour tous les musiciens de jazz.

intention d'en faire l'un des bastions du jazz moderne à New York. Dans l'autobiographie qu'il a consacrée à Charlie Parker, Ross Russell nous parle du Royal Roost : « Parmi

les innovations : une entrée à soixante-quinze cents, un milk-bar pour les jeunes clients [c'est-à-dire un bar où l'on servait des glaces et des boissons non alcoolisées aux mineurs] et un "bullpen", sorte de tribune où les gens pouvaient s'asseoir et écouter sans avoir à consommer » (*Bird, la vie de Charlie Parker*, Le Livre de Poche).

Le Royal Roost, ajoute Ross Russell, « était vaste, confortable, avec des loges convenables pour les artistes, des éclairages agréables, et tout un côté de salle occupé par un long bar qui facilitait les échanges entre musiciens et fans ».

Il accueillit sans tarder un grand nombre de New Yorkais, à telle enseigne que bien d'autres autres clubs ouvrirent leurs portes à leur tour selon le principe instauré par Watkins. Parmi ceux-ci : le Basin Street, le Bop City et, bien sûr, le Birdland qui, tout d'abord connu sous le nom de The Clique, fut rebaptisé ainsi en hommage à Charlie Parker.

Si le Royal Roost réussit à attirer beaucoup de monde, en dépit de la puissante concurrence du Birdland, c'est sans doute parce que Charlie Parker vint y jouer et y suscita comme toujours l'enthousiasme des foules, mais aussi parce que Miles Davis et son Tuba Band y donnèrent quelques concerts exceptionnels qui, en même temps, annonçaient les fameuses sessions pour Capitol ; en d'autres termes : le cool jazz.

Dès lors, fort de son prestige, le club de Ralph Watkins devint une étape obligée pour tous les jazzmen. Bud Powell, notamment, y fit comme à l'habitude quelques prestations remarquées.

